

phé ne. Vous nous faites penser à cette petite fille, qui regardait coucher le soleil et le soleil se coucha et la crépuscule commença, la noirceur augmenta ; alors parut l'étoile du soir : " Papa, papa," s'écrie-t-elle, " le bon Dieu " a fait une étoile." De même quand vous voyez ça et là, une faible étoile que les ténèbres de votre ciel font s'élever, vous s'apercevoir, vous croyez dans l'extase de votre joie imaginaire, que c'est une nouvelle création, ou au moins, que c'est une nouvelle découverte. Celui qui s'enivre ainsi de ses nouvelles découvertes intellectuelles, on peut dire en toute sûreté qu'il lui reste encore à apprendre qu'il est un fou. L'Eglise ne s'oppose point aux progrès, mais nous l'avouons, elle s'oppose à votre doctrine de progrès, car elle n'a jamais encore vu un homme s'élever en l'air par sa propre force, ni marcher sans avoir quelque chose de solide et d'immuable pour soutenir son mouvement. Votre doctrine de progrès prétend que l'homme, sans sortir de lui-même, peut se faire plus qu'il n'est, que l'imparfait peut se rendre parfait ; que ce qui n'est que possible peut se faire réel, que le rien peut se faire quelque chose, et qu'il peut y avoir du mouvement sans repos. En vérité, Messieurs, vous êtes de profonds philosophes, vous pouvez remuer le monde, sans le point d'appui qu'Archimède trouvait nécessaire ! Il n'est pas étonnant que vous pensiez que l'Eglise n'est plus du siècle.

Il peut y avoir du progrès, mais non pas sans un pouvoir étranger au sujet du progrès ; l'erreur du Parti n'est pas de demander le progrès, mais de le demander à l'homme seul, et là, où il est funeste de le demander ; la condition du progrès est fixe, permanente, ce sont les institutions immuables de la religion et de la politique. Le parti met ce fait de côté, et demande le progrès dans les institutions mêmes. Il cherche à mettre les institutions à flotter, et par là, il perd tout, et amène un état de choses où tout progrès est impossible. C'est là où est la grande erreur. Le parti tue, comme dans la fable, la poule aux œufs d'or, dans l'espérance d'avoir plus d'un œuf par jour, et par là, il détruit tout d'un coup la source des œufs d'or. C'est là le folie qui fait la guerre à l'ordre établi, qui cherche à détruire en faveur du progrès, la possibilité de tout progrès ; c'est à quoi l'Eglise s'oppose.

Mais on peut demander si les institutions sont ou peuvent être progressives ? Considérées en elles-mêmes ; non. Les institutions religieuses peuvent être améliorées ou perfectionnées miraculeusement par la puissance surnaturelle de Dieu, ou sans miracle en transportant ces institutions d'une contrée à l'autre par missions, colonisations, ou conquêtes ; et les institutions civiles aussi par colonisations, conquêtes ou par l'aide des institutions religieuses déjà établies et dans leur pleine vigueur, mais non autrement. Des institutions qui se perfectionnent elles-mêmes, cela n'existe point.

Tournons nos yeux du côté de l'histoire. Nous trouvons des institutions qui déclinent, mais aucune qui progresse. On n'a pas d'exemple d'une civilisation spontanée, aucun exemple d'un peuple sauvage qui se soit civilisé par lui-même. La première période de toutes institutions civiles et politiques est toujours la plus belle. L'histoire de tous les empires est toujours l'histoire de son déclin, de sa corruption, et de la détérioration de ses règlements. Les efforts des nations sont toujours pour conquérir leurs droits perdus, leurs privilèges perdus. La Grande Charte n'est qu'une tentative pour arrêter les progrès de la corruption, et pour conserver une partie des privilèges dont on avait joui de temps immémorial. La plus ancienne des pyramides est celle qui est la plus parlante comme ouvrage de l'art. Le grand Cloaque de Rome fut bâti à une époque antérieure à l'histoire. Les traditions de tous les peuples montent à un état de société bien supérieur à celui dont ils jouissent à présent. Les lois les plus sages et les plus salutaires des nations, exceptées celles du christianisme, tirent leur origine dans la nuit des âges ; ont existé, et ont été en force de temps immémorial, et " la mémoire de l'homme ne peut pas les devancer." N'attendez donc pas des institutions des qualités ou des capacités qu'elles n'ont pas possédées dans leur origine.

CORRESPONDANCE

MM. LES ÉDITEURS,

Dans le bulletin de votre numéro du 27 courant, vous annoncez un ordre de nouveaux Frères qui ont pris à Chambly l'habit religieux, le 19 de ce mois : et vous exprimez le désir que l'on fasse connaître plus amplement cet ordre nouveau. Vous eussiez pu même faire un reproche aux nombreux assistants tant ecclésiastiques que laïques, de ne vous avoir pas adressé sur le sujet quelque intéressante communication ; car il y avait assurément matière ; et il ne manquait pas d'ouvriers pour l'exploiter. J'ai moi-même compté présents à la cérémonie plusieurs Messieurs dont la plume exercée pouvait vous décrire selon son mérite la belle solennité, qui a eu lieu en cette occasion : je regrette donc le silence qu'ils ont gardé, et surtout la nécessité où je me vois réduit, de remplir une tâche qui ne devait pas être mienne. Mais faute de mieux, M. l'éditeur, veuillez bien accepter ce que je puis appeler le produit de ma bonne volonté ; et en faire part à vos lecteurs, si vous le jugez à propos.

La congrégation des Frères de Ste. Croix doit son origine au zèle inépuisable du digne évêque de Montréal, qui a déjà enrichi son diocèse de plusieurs fondations aussi utiles que pieuses : comptons d'un côté, les Dames du Sacré-Cœur, celles de la Providence, celles du Bon-Pasteur, celles dites de Jésus Marie établis à Longueuil ; ajoutons de l'autre, les RR. PP. Jésuites et Oblats, les Frères des Écoles Chrétiennes ; et l'on aura à peu près la somme des établissements en opération et en progrès, formés sous l'adminis-

tration de notre si vertueux Prélat. Cette fois, il a associé à son œuvre M. P. M. Mignault, cet ami si sincère et si dévoué de l'éducation, à laquelle il a fait de puis bientôt vingt-neuf ans qu'il est curé à Chambly, des sacrifices sous toutes les formes. Tout le monde sait le dévouement qu'à déployé le respectable curé pendant près de vingt années, au soutien d'un collège qui a eu ses jours de succès brillant ; mais que des circonstances impérieuses l'ont forcé dernièrement à réduire à une espèce d'académie, ou l'on enseignait aujourd'hui les diverses branches énoncées dans un prospectus que l'on a pu lire dans les *Mélanges* à la fin de décembre dernier. Un jeune monsieur, Chicou Duvert, aussi distingué par ses talents que par ses vertus, fils de l'estimable gentilhomme et docteur Chicou Duvert, de St. Charles rivière Chambly, est à la tête de cet enseignement. La pensée d'un grand dévouement, sans doute inspirée par le ciel, s'était emparée de l'esprit de ce jeune Monsieur depuis quelques années. C'est pendant une retraite qu'il avait faite en la maison des Oblats pour examiner de plus près l'état auquel la Providence l'appelaient, qu'il sentit naître en lui un vif désir de se consacrer à l'instruction et à l'éducation des enfants. D'après l'avis du Supérieur de cette communauté, il alla se remettre pour cette fin entre les mains et à la disposition de l'évêque de Montréal. Ce pieux Pontife qui croit aussi fermement que personne à un avenir pour le peuple Canadien ; mais qui croit aussi que cet avenir dépend entièrement de la conservation de ses principes religieux, et de la diffusion d'une éducation chrétienne, libérale et pratique, après avoir entendu le jeune homme, eut voir en lui un instrument de la Providence ; et espéra que le Canada pourrait aussi avoir son Jean-Baptiste de la Salle. C'était dans l'estime de Sa Grandeur, une bénédiction pour ses vœux, que la perfection d'une fondation, qui donnerait des auxiliaires aux enfans de ce vénérable fondateur, qui sont déjà à l'œuvre en ce pays, mais qui sont loin de pouvoir suffire à tous les besoins.

Monseigneur examinait, sondait les voies qui pourraient conduire à cet heureux résultat : et enfin, il vient de conclure avec messire Mignault et la corporation du collège de Chambly, un arrangement, qui lui a procuré les moyens de jeter les fondemens d'une institution, qui aura pour but de faire pour les jeunes garçons, ce que nos Dames Religieuses de la Congrégation font avec tant d'avantage pour les enfans de leur sexe. Il suffit d'avoir un cœur Canadien pour souhaiter avec ardeur qu'un aussi noble et utile dessein réussisse. Ce serait un grand vœu de remplir dans notre état social. De tout côté l'on entend crier au besoin et à la nécessité de l'éducation : et l'on voit des efforts plus ou moins fructueux pour satisfaire à ce besoin et à cette nécessité. Ce qui nous manque, ce ne sont ni les moyens, ni la volonté de soutenir des écoles : les enfans sont partout en trop grand nombre pour le maître et la maison d'école ; et il ne faut plus à la loi en faveur de l'éducation élémentaire, dont vient de nous gratifier notre Législature, que de légères modifications, pour qu'elle soit tout à fait propre à produire complètement son effet. Mais les ressources pécuniaires et la bonne volonté à fréquenter les écoles, ne sont pas seules suffisantes pour avancer l'éducation. Il nous faut des instituteurs : c'est là le grand point : et c'est de quoi nous sommes surtout dépourvus. Il y aurait donc à rendre de bien vives actions de grâces à l'évêque de Montréal et à M. le curé de Chambly, s'ils réussissaient en partie du moins, à pourvoir leur pays sous ce rapport. Inutile d'observer ici que les instituteurs qu'ils voudraient nous procurer, auront toujours un avantage incomparablement supérieur sur tous les autres. On fait toujours bien une chose que l'on fait par choix et par goût ; une chose qui est censé devoir être notre seule et unique occupation, à laquelle on a voué sa vie et son existence, et dont le succès constitue un véritable bonheur. Et ce seront là les conditions auxquelles il sera permis d'entrer dans le nouvel ordre religieux, pour s'y consacrer à l'enseignement de la jeunesse. Or la Religion seule peut donner l'esprit de sacrifice et l'abnégation dont il faut être rempli, pour accomplir de semblables engagements. C'est pour cela que Monseigneur de Montréal, retenu par des devoirs qui l'appelaient ailleurs, avait chargé Mgr de Martyropolis, son zélé coadjuteur, de venir à Chambly, bénir en son nom, et la livrée et les personnes des nouveaux Frères de Ste. Croix.

Aujourd'hui fixé pour la cérémonie, une foule pieusement recueillie s'était empressée de se rendre à l'église : l'évêque lui-même avait fait son entrée solennelle, lorsque de dessous les portiques l'on entendit des voix, qui entonnèrent fortement le psaume *In castris Israel de Egypto*. Ces voix étaient celles de cinq jeunes Frères du nouvel institut, parmi lesquels on distinguait le jeune monsieur Duvert, dont il a été parlé plus haut, qui s'avancèrent en procession conduit vers l'autel par M. Pilon, nouvellement prêtre, et si bien choisi pour directeur du nouvel établissement par l'évêque de Montréal. Ainsi chantant leur adieu à l'Égypte du monde, tenant élevée dans leur main droite une modeste croix en bois de quelques pouces de longueur, précédés d'un flambeau allumé que leur directeur portait devant eux, comme figure de la lumière qu'ils venaient demander à l'Église, pour aller ensuite la répandre parmi les chrétiens leurs frères ; ces courageux jeunes gens parviennent à travers la foule qui se divise pour leur laisser passage, jusqu'au bas des degrés du sanctuaire, où ils se rangent en demi-cercle en présence de l'évêque. Il parait pour la première fois avec l'habit qui sera la livrée de leur ordre ; et qui consiste en une robe à l'antique, à replis multipliés à la ceinture, telle à peu près qu'on voit autrefois chez les Franciscains, avec cette différence qu'au lieu d'un cordon en laine blanche et d'un capuchon, l'on a choisi la couleur noire pour le cordon comme pour le reste de l'habillement, et que le capuchon est remplacé par un ample rabat de serge tout noir. Ils tiennent plié sur leur bras le manteau qui doit envelopper le corps de son large contour, et descen-